



N°28 Février-Mars 2014 Le printemps voyage dans le temps !

Mort de Cavanna |

Oui, je sais bien, le monsieur avait peu de choses à voir avec la SFFF mais nous le croyions immortel tant l'esprit du bonhomme a pu transformer le paysage de la presse dans les années 60. Autobiographe à la plume brillante, chroniqueur au stylo empli de sang d'alien, il a traversé cinquante ans de société malade, moustaches au vent, cheveux en désordre à la recherche les furonculeux abus sociétaux qu'il tentait de percer de son crayon aiguisé avec plus ou moins de succès mais toujours avec l'intention de faire souffrir les escrocs qui nous gouvernent. Comme tous les humains qui agissent, il avait parfois ses travers qui pouvaient devenir insupportables mais il reste un grand monsieur de la presse satyro-trash-qui-a-des-choses à dire. Si il fallait conseiller un seul ouvrage du bonhomme, ce serait pour moi « L'aurore de l'humanité » (Belfond 2009 / Editions du square 1972). Je ne parle pas d'Hara-Kiri dont il est un co-fondateur. Je l'imagine bien avec le talentueux professeur Choron en train de se moquer de nous, où qu'ils soient.

Des nouvelles des potes |

L'indispensable David Khara a un premier semestre bien chargé, qu'on en juge plutôt : Le « projet Morgenstern » chez 10/18, un roman chez Rageot/thriller « Thunder » (à ne rater sous aucun prétexte quelque soit l'âge) et l'adaptation en BD (scénarisé par Serge Letendre) pour « Les vestiges de l'aube » (et d'autres choses mais j'ai promis) Julien Heylbroeck va voir son premier roman édité chez Actu-SF. Et noix de coco sur la

religieuse, Thomas Geha sort une intégrale Alone chez Critic que nous avons bien hâte de voir.

imaJn'ère a besoin de vos SOUS ! |

La convention imaJn'ère 2014 qui aura lieu les 13/14/15 juin à Angers se présente sous les meilleurs auspices, avec de nombreux invités auteurs, graphistes de talent, des animations, des tables rondes et entretiens. Tout cela coûte bien sûr « un peu » cher et je vous rappelle qu'au jour d'aujourd'hui, l'association s'autofinance. Nous faisons donc appel soit à votre soif de lecture en commandant une (ou plusieurs) des quatre anthologies de nouvelles édité par l'association, soit à votre générosité en faisant un don à l'ordre d'imaJn'ère 3, rue Montault 49100 Angers. Par avance, merci

JEAN-HUGUES VILLACAMPA.

Vous trouverez le fanzine dans les librairies : Phénomène J : 3 rue Montault / Contact : 3, rue Lenepveu / A la bibliothèque Toussaint 49 rue Toussaint Angers 49100 sous forme papier ou sur le site de la boutique : www.phenomenej.fr à télécharger (Tous les numéros sont accessibles!)

La Tête en L'ère

imaJn'ère & Phénomène J.

**3, rue Montault 49100 Angers
 imagnere@phenomenej.fr**

Rédaction: Jean-Hugues Villacampa(2009), Artikel Unbekannt (2009), Tyrannosaurus Imperium(2010), Jean-Olivier Bressoux (2013) Elodie Carré (2013) Denis Piel (2013)

Bandeau : © Philippe Caza



« Fais la « Felya » qu'il disait !

« Les chants de Felya » de Laurent Genefort

A l'heure nous connaissons bien Laurent Genefort depuis son passage à la convention angevine de 2012, où nous avons apprécié sa sincère gentillesse et son immense érudition. Il fait partie, avec le regretté Roland C. Wagner qui nous avait fait l'honneur de sa présence en 2011, des personnes que l'on sent incollable dans de nombreux domaines de l'imaginaire.

Laurent a entrepris de réécrire des romans de sa jeunesse parus durant sa période Fleuve Noir Anticipation. Les éditions Critic (qui font partie de nos chouchous pour leurs choix éditoriaux) ont édité « Le sang des immortels » et « Peaux épaisses » qui ont fait l'objet de chroniques dans des numéros antérieurs.

Laurent est un spécialiste du planet-opera. Il crée un monde de toute pièce : faune, flore, écologie, ethnologie, anthropologie et y fait évoluer une histoire.

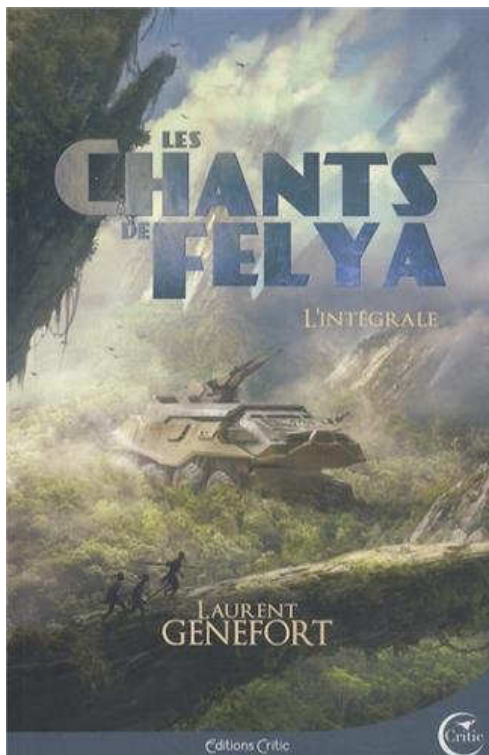
« Les chants de Felya » est composé de trois romans « Le labyrinthe de chair », « De chair et de fer » et « Lyane » rassemblés par Critic en une intégrale à la couverture joliment illustrée par François Baranger (qui ne doit pas détester Manchu...).

Felya est une planète peuplée d'humains à un stade technologique peu développé et colonisée

par une mégacorporation Felxport qui se charge d'en piller les ressources en matières premières.

Il est clair que les ressources ne sont pas de grande valeur car le système de catapultage orbital de celles-ci souffre d'une maintenance déficiente et il n'est pas rare que le convoi automatisé crashe ce créant un spectacle lumineux, distrayant les autochtones.

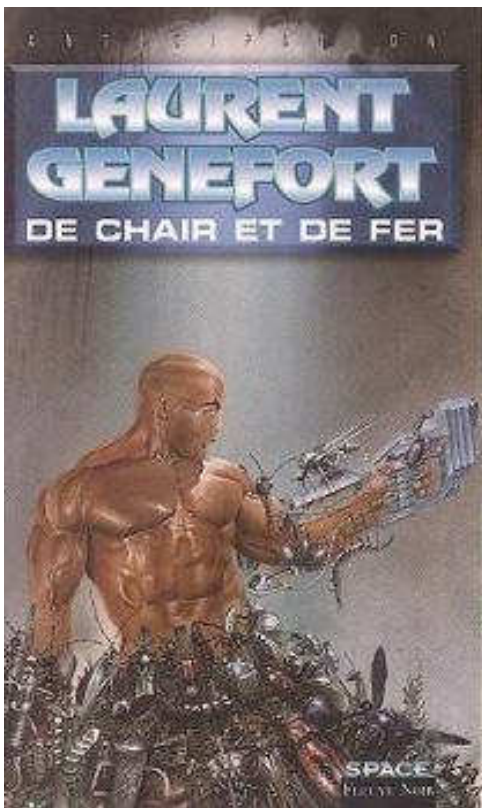
La Felxport utilise les outils habituels des grands colonisateurs organisés : milices privées (certaines « indigènes »), armement moderne, rentabilité, déplacement de populations, massacres, bienveillance paternaliste de façade...



Les autochtones vivent de manière clanique, chaque groupement ethnique ayant ses croyances particulières. Les affrontements interethniques étant rares, les rapprochements fréquents par les liens amoureux. Les coloniaux suscitent des émotions classiques de la situation : peur/mépris/vénération.

La planète bénéficie d'un écosystème original (une grande signature de Laurent Genefort). Par exemple les crabes grandissent en milieu marin et

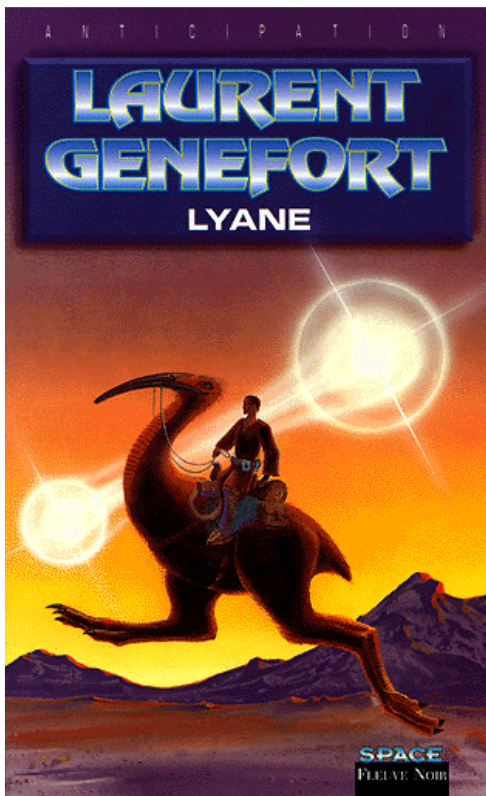
deviennent terrestres, ils sont alors capables de supporter des habitations ou des jardins et sous les guides d'habiles cornacs créent des colonnes composés de toute une tribu et ses plantations.



Le premier roman est une métaphore de Roméo et Juliette sur Felya (les Capulet et Montaigu sont plus « typés » mais...). Ceci permet de prendre connaissance du monde et des coutumes locales. Le couple se trouvant séparé, le héros tente de retrouver son héroïne dans le second volume de la trilogie. A cet effet il s'engage dans une des milices indigènes (sous une hiérarchie coloniale, « rassurez »-vous) et tente de retrouver Soheil dont les yeux multicolores donnent lieu à une légende. Plus de charmantes dérivées typées, nous tombons dans le militaire à haute rentabilité. Le dernier volume conte les péripéties de Lyan, la fille des deux précédents qui n'en a pas fini avec le pouvoir colonial.

Je ne résiste pas à vous décrire deux échantillons de faune : une locale, une énorme chenille

translucide que certains suivent avec attention afin de récupérer une substance apparentée au LSD et surtout le scar, une invention de génie. Cette bestiole technologique est le produit de recherche d'une créature mécanique douée d'indépendance d'intelligence, capable de s'adapter à son milieu et se livrer à des travaux d'extraction de minerais par exemple en milieu hostile (astéroïdes,...).



Pas de chance, la « chose » évolue et contamine les autres planètes où on ne lui demandait rien.

Comme souvent avec Laurent Généfort, la narration est habile et le fil conducteur prenant. La posture coloniale de la trilogie fait immanquablement penser aux travaux littéraires d'un Mike Resnick et c'est bien évidemment un compliment.

TYRANNOSAURUS IMPERIUM

Au Tréfonds du Ciel - Vernor Vinge. Éditions le Livre de Poche.

Redoutés, autant respectés que méprisés, parfois même hais, les Négociants Queng Ho n'en restent pas moins indispensables aux sociétés humaines éparpillées parmi les étoiles.



Car sans eux pour effectuer les longs et dangereux trajets interstellaires, chaque planète se retrouverait totalement isolée, inexorablement condamnée à la régression, voir à l'extinction pure et simple. Et malgré les efforts du peuple marchand, il leur arrive régulièrement de découvrir, là où naguère s'épanouissait une civilisation Cliente au pinacle de la perfection, une planète intégralement vitrifiée ou peuplée de primitifs pour lesquels le voyage spatial n'est plus qu'une légende.

Le commerce principal des Queng Ho, c'est la haute technologie et les programmes pour la faire fonctionner. Après plusieurs millénaires de ce négoce, leurs matériels et logiciels sont sans égaux.

Ils vont même jusqu'à diffuser gratuitement leur savoir le plus simple pendant leurs voyages. Cela permet aux sociétés déchues en pleine reconstruction d'atteindre le niveau technologique

requis pour commercer avec eux lors de leur arrivée et acquérir les données qu'ils proposent, notamment en échange de matières premières, de personnel qualifié et d'éventuelles informations absentes des bibliothèques Queng Ho. Après une escale de quelques dizaines d'années sur Triland, modeste planète en bordure de la sphère d'influence humaine, le commandant Sam Park et son escadre se dirigent vers une étrange étoile clignotante, qui alterne entre une période d'obscurité de deux cent quinze ans et une d'embrasement de trente-cinq ans.

Ce phénomène énigmatique n'aurait pas été suffisant pour justifier une expédition, mais d'étranges signaux radios en provenance de l'unique planète en orbite autour de l'étoile MarcheArrêt trahissent la présence d'une société extraterrestre en pleine révolution industrielle.

Le profit potentiel est incommensurable, et la flottille Queng Ho se retrouve en compétition avec une autre expédition, originaire d'une civilisation récente ayant réussi à atteindre en un temps record et sans aide un niveau technologique irréprochable, au grand étonnement des négociants. Les relations entre les deux groupes dégénèrent rapidement en une bataille brève mais dévastatrice. Aucun vaisseau n'est plus capable d'effectuer le voyage retour, et les rescapés doivent coopérer pour survivre, en attendant que les extraterrestres obtiennent les compétences scientifiques indispensables à leur sauvetage.

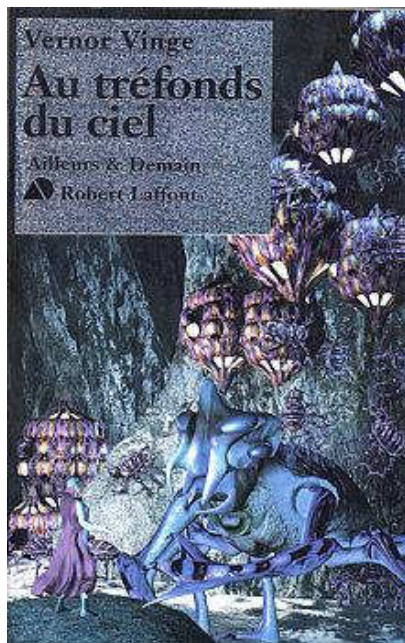
Sous la tutelle des Émergents, vainqueurs de la bataille, nos naufragés arriment leurs habitats à un amas d'astéroïdes stabilisés tant bien que mal au Point de Lagrange Un, entre la planète et l'étoile qui vient de se rallumer et dont l'éclat les dissimulera.

Mais entre les Négociants roublards et les Émergents maniaques se dresse un abîme culturel et social, auxquels s'ajoutent avidité, ambition, manipulations, et secrets inavouables qui rendent la cohabitation difficile autant que fragile.

C'est en parallèle de cette situation conflictuelle que les arthropodes extraterrestres sortent de leur longue hibernation et repartent se mesurer aux obstacles qu'une jeune société en plein essor technologique peut rencontrer, inconscients de la surveillance dont ils font l'objet et du risque que les humains représentent.

À l'image de *La Captive du Temps Perdu* et d'*Un Feu sur l'Abîme*, Vernor Vinge nous raconte une

fois de plus l'histoire d'un naufrage, situation propice à de nombreux rebondissements ainsi qu'abondamment génératrice de tension dramatique. L'intéressante thématique du rapport entre les technologies et leurs utilisateurs est également fortement présente.



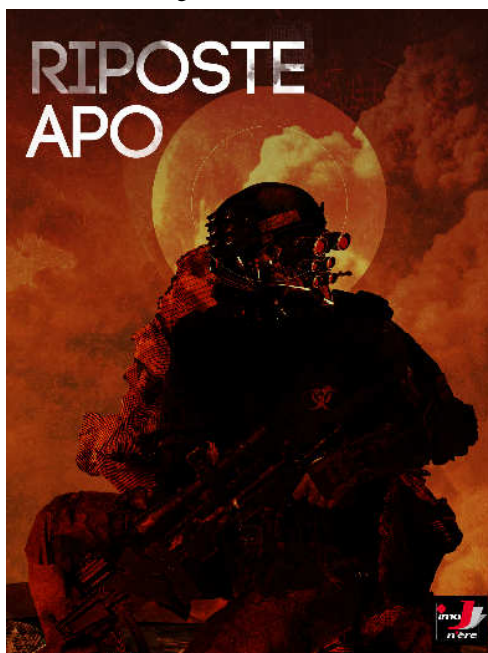
Les dimensions du décor sont une fois de plus écrasantes de réalisme. Ici pas d'ansible, de téléportation ou de vitesse extra-luminique. Les escales prennent des dizaines d'années, un voyage plusieurs centaines, et des planètes sont parfois isolées pendant plusieurs millénaires. Nombreux, complexes, faillibles, les personnages évolueront tout au long de leurs nombreuses années d'autarcie. Par l'intermédiaire de cette poignée d'exilés, on découvre une humanité paradoxale, répandue parmi les étoiles mais extrêmement isolée, détentrice d'un savoir immense et pourtant encore et toujours à la merci de ses vieux démons, et l'exultation produite par ces prouesses colossales se teinte d'amertume lorsque l'on constate qu'elles sont accompagnées d'échecs à la même échelle.

Avec son intrigue riche et captivante, son décor intéressant et ses thèmes intrigants et actuels, *Au Tréfonds du Ciel* est une incontournable merveille du space opera moderne.

JEAN-OLIVIER BRESSOUX

Et maintenant, notre page de réclame !

L'anthologie SFFF 2013 imaJn'ère



Contenant les magnifiques nouvelles post-apocalyptiques de :

Ciel bleu d'un hiver à jamais (Thomas Geha)
 Pose ta peau, Calypso ! (Christian Vilà)
 Un ciel parfait (Romuald Herbreteau)
 La fin des Puissants (Romain d'Huissier)
 L'éclat des Ténèbres (Sylvain Boïdo)
 Les Affamés (Arnaud Cuidet)
 Caïn et la belle (Artikel Unbekannt)
 Songeries dans l'antichambre de la Mort par l'Horloger de l'Apocalypse (Jean-Valéry Martineau)
 Mike Mana contre Satan (Batista & Batistuta)
 La peine Capitale (Christian Bergzoll)
 Métabole (Jérôme Verschueren)
 Seul (Tessa Garisaki)
 Enfin l'apocalypse (Brice Tarvel)
 Une visite au Mont Saint-Michel (Patrice Verry)
 Les derniers terriens (Xavier-Marc Fleury)
 Sept pour un million (Robert Darvel)
 Le sérum (Guillaume Bergey)
 Absinthe (Julien Heylbroeck)

Illustré par le divin ARRO |

Pour un prix qui fait rire de 19€

Démons et merveilles : Les douze heures de la nuit, de Lester L. Gore.

Autant être clair d'emblée : en dépit d'un pseudonyme qui fleure bon le pâté de tête et les tripes fraîches, Lester L. Gore n'entretient aucun rapport avec les garçons bouchers de TRASH Éditions. Le recours à la forme courte et le style concis et dénué de toute outrance utilisé par cet auteur remarquable le situent davantage dans la continuité des grands maîtres américains tels que Lovecraft, Brown, Bloch ou Matheson. Fort heureusement, ces prestigieux parallèles ne nuisent en rien à la singularité et au tempérament des *Douze heures de la nuit*. Car si Lester L. Gore est de toute évidence un lecteur vorace et de bon goût, il dispose d'une plume et d'une inspiration assez affirmée pour s'affranchir, quand il se transforme en écrivain, de la tutelle écrasante des « Grands Anciens ». La preuve par douze avec ce livre passionnant et subtil, quelque part entre le train fantôme et le musée des horreurs...



La barre est placée très haut avec le premier texte, le bien nommé *Dans la peau*, sombre histoire de tatouage vivant, dans laquelle l'auteur mêle de manière inextricable et pertinente les angoisses d'hier aux terreurs d'aujourd'hui. Car la peur y progresse à mesure que le dessin s'étend, esquissant d'affreuses superpositions entre les origines cultuelles et culturelles du tatouage, et les motivations identitaires et sectaires contemporaines... Le deuxième récit, *Le*

Berserker, est encore plus époustoufflant. Allemagne, 1919. Un jeune tribun populiste et revanchard est abordé un soir par un mystérieux baron. Tous deux sont désireux de redonner à la grande Allemagne son lustre d'antan. S'ensuit un pacte effroyable, à l'issue duquel sera convoquée une créature venue du fond des âges. Une nouvelle aussi magistrale qu'étouffante, qui offre avec brio une registre sauvage et païenne de l'apocalypse à venir...

Léo puise quant à lui à la source d'un âpre quotidien. Un père indigne, alcoolique et pervers, maltraite sa petite fille Alison depuis des années. Jusqu'au jour où il va franchir la limite. Mais l'enfant dispose d'un soutien inattendu, et le châtiment de l'homme sera terrible... Ici, Lester L. Gore pousse le lecteur dans ses derniers retranchements, dans un registre qui n'est pas sans rappeler celui de Gudule, et maintient la pression jusqu'à la chute. Éprouvant. Après de tels moments, *Métamorphoses* pourrait être considéré comme un soulagement, même s'il convient de se méfier des apparences. Car certains êtres dissimulent une part d'animalité qui ne demande qu'à ressurgir si l'on sait les stimuler. Une petite route de campagne, un accident, un chat, une jeune femme nue... Il n'en faut pas davantage à l'auteur pour délivrer une histoire tout en nuances où l'inquiétude le dispute à la sensualité.

Le sanctuaire relate pour sa part la révolte du petit peuple contre le tout-puissant envahisseur politico-financier. Un texte réjouissant et malicieux, qui porte un regard plein de tendresse sur la ruralité ouvrière et les croyances oubliées. Plus ironique, *Le dernier des Mokélés* repose sur un quiproquo tragi-comique. Grâce à l'aide d'une vaillante tribu africaine, un cryptozoologue finira par être confronté à certain animal mythique. Du moins à ce qui reste dudit animal... L'auteur change encore de cap avec *Dans le reflux du temps*, où, grâce à un paradoxe temporel, un aventurier contemporain pourra aller puiser dans le passé les preuves de son impossible passage par le 16^{ème} siècle. Puis *La mort sinieuse* renoue avec l'épouvante, en dépeignant de façon crispante la fuite en avant désespérée d'un professeur, traqué par une créature reptilienne tout droit sortie des cauchemars du reclus de Providence.

Der Nachrichten se déroule quant à lui dans les années quarante, durant l'occupation allemande. Un officier SS décide de faire déporter un vieux sculpteur juif. Mais le nazi ne se doute pas que sa

victime a mis beaucoup d'elle-même dans son œuvre, et ce n'est pas là qu'une vaine formule... Sans aucun doute l'un des sommets des *Douze heures de la nuit*, qui rappellera de bons souvenirs aux amateurs du *Golem*, de Gustav Meyrink. Après ce texte paroxystique, *Gibier* arrive a priori comme une respiration. Mais Lester L. Gore, en conteur avisé, n'entend pas laisser reposer son lecteur, et il l'entraîne aussitôt dans une traque haletante. Le tout est de savoir qui est le chasseur et qui est la proie. Un récit habile et ramassé, tout entier tendu vers une chute glaçante. Soit une preuve supplémentaire que nous avons ici affaire à un maître artificier sachant parfaitement doser ses charges et où les placer.

Guérison est une nouvelle qui permet à l'auteur de mélanger les genres et de brouiller les cartes. Suspense et Science-fiction s'y marient avec bonheur, avant de laisser place à un humour noir et grinçant digne d'un Robert Bloch. Le patient du docteur Laurent prétend être un extra-terrestre doté d'un fabuleux QI ? Fort bien. Le médecin dispose des moyens pour guérir cet illuminé. Et s'il ne s'agissait justement pas d'un illuminé ? Enfin, *L'anneau de Seth* vient boucler avec panache la boucle lovecraftienne initiée avec *Dans la peau*. Quand une bague trouvée par hasard déclenche une série de rêves effroyables, son propriétaire ne s'en alarme pas immédiatement. Mais ces songes ne tardent guère à empiéter sur la réalité...Variation inspirée sur le thème de la mutation monstrueuse, ce récit efficace et concis ponctue de fort belle manière un recueil à la fois dense, varié et équilibré.

Étant donné l'allure du paysage éditorial français en 2014, la parution d'un tel ouvrage tient presque du miracle. Imaginez un peu : un recueil de nouvelles fantastiques ! Signé par un auteur français ! Lequel tourne résolument le dos aux « standards » et autres hommages serviles ayant figé le petit monde de la SFFF française dans une espèce de gelée moisie depuis une dizaine d'années ! En effet, ainsi que vous avez pu le constater, vous ne trouverez pas dans *Les douze heures de la nuit* : - des métrosexuels épilés suceurs de sang - ou d'autre chose - (note : préférer le mot anglais « sucker », pour son savoureux double sens). - Des non-morts à la date de péremption dépassée dont la seule ambition est de manger votre cerveau (au moins, ça a le mérite d'être clair). - Des licornes hermaphroditiques chevauchées par des vierges de fer-blanc explorées

à la recherche de leur anneau perdu (je préfère synthétiser).

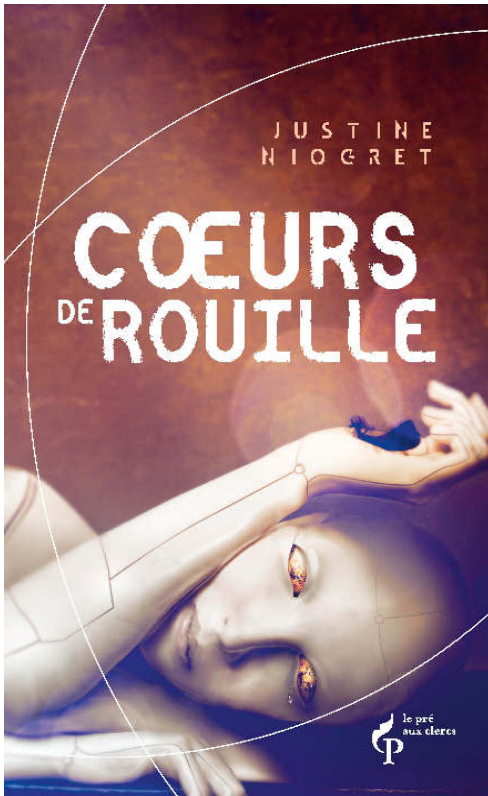


Le Fantastique ne se résume pas à ça. D'où l'importance d'auteurs comme Lester L. Gore. Car si son écriture ciselée peut bel et bien entraîner son lecteur « dans l'abîme du temps », c'est pour mieux le rappeler au bon souvenir de certaines évidences contemporaines. Le moindre d'entre elles n'étant pas qu'il rôde encore devant le seuil de notre 21ème siècle des novellistes de talent persistant dans la voie d'un Fantastique en dehors des clous. Certes, ce Fantastique-là est peut-être celui d'hier, mais il sera aussi celui de demain, quand les périssables modes susmentionnées seront retournées au néant dont elles n'auraient jamais dû sortir. N'hésitez donc pas à soutenir la belle initiative des éditions Cécile Langlois. *Les douze heures de la nuit* est disponible depuis quelques semaines. Alors achetez ce livre, et vous pourrez déguster des nouvelles fantastiques de qualité, tout en accomplissant un acte militant.

ARTIKEL UNBEKANNT

De rouille et d'os : Justine Niogret, forcément.

Certains prétendent que Justine Niogret fait dans la Fantasy. Je pense qu'ils ont tort. Ou alors il s'agit dans son cas d'une Fantasy si farouche et sauvage qu'elle fait valser toutes les étiquettes. Parce que Justine, les petites fées en sucre et les gros nains rigolards, ça ne l'intéresse pas. Ses textes sont viscéraux, indomptables... et inclassables. Les bons vieux adjectifs clichés (« dark », « heroic », j'en passe et des plus saugrenus) aggravant souvent la cause d'une Fantasy contemporaine qui n'en finit plus de bégayer l'héritage de Tolkien glissent comme de l'eau de pluie sur l'armure inoxydable de Dame Niogret.



Elle-même ne se considère d'ailleurs pas comme un auteur de Fantasy. Son cœur penche du côté de l'Histoire, même si c'est une Histoire que l'on n'a pas l'habitude de rencontrer dans les manuels

scolaires. En effet, Justine a coutume de promener son lectorat dans un domaine où le rêve - sa vision fantasmée de l'histoire - rencontre la réalité - sa connaissance objective de l'histoire. Et ça fait des étincelles. Car sa signature très singulière lui permet d'allier métaphores « éthérées » et séquences de pure brutalité. Alternant des fulgurances d'une grande sécheresse où les mots claquent comme des coups de fouet et quelques passages plus apaisés, elle parvient grâce à son sens de l'harmonie à un équilibre aussi charnel que poétique.

L'auteur dit en outre que sa « manière » relève du symbolisme. Mais un symbolisme brutal et intime à la fois, qui emporte et qui accroche, bien loin de toute dérive abstraite et hermétique. Son style tout en ruptures et en saccades anime ses peintures au couteau d'une vie intense et impossible. Avec tout ce qu'elle donne comme odeurs, matières, fluides, avec la violence de ses descriptions de combats, il est impossible pour le lecteur de rester à l'extérieur. Il entre dans le vif du sujet, autant que le récit lui rentre dans le lard. Quand les personnages se font littéralement « casser la gueule », on le ressent dans nos tripes. Des scènes terribles impulsant une violence et une fureur si sauvages qu'elles renvoient l'homme à sa part de bestialité, mais aussi (et parfois en même temps !) de purs moments de grâce élémentaire, dans le sens originel du terme. Alors du symbolisme certes, mais sur la palette de Justine Niogret il y a des nuances inédites.

Des nuances qui parfois vous conduisent à interrompre votre lecture parce que vous vous sentez comme un boxeur sonné après avoir encaissé un bon gauche-droite. Ou comme un aventurier hypnotisé par les reflets étincelants d'un trésor mythique. Et là vous vous demandez si l'auteur se rend vraiment compte de la puissance de ce qu'elle écrit. Vous ne voulez pas jeter l'éponge, mais vous avez besoin d'un temps mort. Alors vous cherchez une personne qui a lu le même livre pour en parler avec elle. Parce que vous vous dites : tout ça pour moi tout seul, c'est trop. C'est que l'œuvre de Justine est à la fois profondément personnelle et vraiment universelle. Elle comporte quelque chose de lumineux et d'évident qui ravage tout sur son passage et remet les idées en place. Bien que, paradoxalement, elle puisse donner l'impression d'être en train de rêver quand on la découvre.

Car les rêves, parfois, amènent une distance, alors

qu'au contraire les écrivains voudraient faire ressentir de la proximité. Certains contournent cet écueil en décrivant des hallucinations. Ce qui est une bonne manière de dépeindre une réalité modifiée, dégradée. Mais Justine Niogret n'a pas besoin de ce subterfuge. Elle n'avance pas masquée. Elle prend les songes à bras-le-corps, les étreint, danse avec eux. Y ajoute de la sueur, du sang et des larmes. Et peut-être d'autres substances moins avouables, aussi. Alors si vous voulez savoir comment elle s'y prend pour donner du corps aux rêves et pour convoquer vos démons familiers, si vous voulez connaître ses filtres magiques, foncez chez votre libraire préféré et saisissez-vous de ses livres avant qu'ils ne se saisissent de vous.

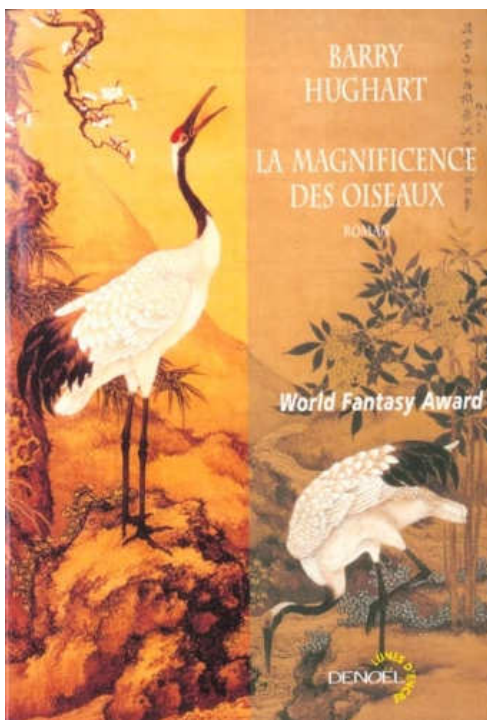


Vous pourrez d'ailleurs constater que leurs titres annoncent franchement la couleur : de *Chien du heaume* à *Cœurs de rouille*, de *Mordre le bouclier* à *Mordred*, de son hélas introuvable recueil de nouvelles *Et toujours, le bruit de l'orage* à son fracassant Post-Apo *Gueule de truie*, difficile de faire plus lapidaire et évocateur à la fois. Quelques pages vous suffiront pour être sensible aux mots contenus dans ces ouvrages, à leur force, à la rage distillée qu'ils portent, mais aussi à cette façon qu'ils ont de toujours toucher leur cible au cœur. Alors, Justine Niogret, une main de fer dans un gant de velours ou l'inverse ? À vous de voir, mais une chose est certaine : ses claques ressemblent à des caresses. Et inversement, donc.

ARTIKEL UNBEKANNT

Une aventure de Maître Li et Bœuf Numéro Dix : La magnificence des oiseaux

Désopilant. Surprenant. Dépaysant. Voilà les principaux termes qui me viennent à l'esprit pour qualifier « La Magnificence des oiseaux » de Barry Hughart. Un ouvrage qui s'inscrit dans une série de trois romans consacrés aux aventures du duo formé par Maître Li et Bœuf Numéro Dix que les éditions Folio SF ont dernièrement décidé de rééditer en format poche (novembre 2013 pour « La légende de la pierre » ; janvier 2014 pour « Huit honorables magiciens »).



Le lecteur y fait la connaissance d'un duo fort atypique, sortes de Sherlock Holmes et John Watson asiatiques qui œuvreraient dans une Chine médiévale imaginaire dans laquelle la magie auraient sa place. L'un des principaux charmes du roman tient évidemment aux deux protagonistes : d'un côté un vieil érudit à l'intelligence redoutable mais souffrant de problèmes de boissons ainsi que d'un léger défaut de personnalité ; et de l'autre un jeune homme sensible et robuste mais dont le rôle est loin de se limiter à celui du simple gros-bras

de service. Le ton se fait volontiers humoristique, une caractéristique qui a valu à Barry Hughart d'être affilié au célèbre Terry Pratchett et à ses « Annales du Disque Monde ». J'ai pour ma part toujours eu du mal avec tout ce qui tourne autour du burlesque, aussi n'ai-je sans doute pas vraiment pu apprécier l'ouvrage à sa juste valeur, mais nul doute que les lecteurs que ce style ne rebute pas devraient ici trouver leur bonheur.



Parmi les autres points forts du roman figure également le cadre adopté, car, si les romans de fantasy basés sur la culture chinoise ne sont pas totalement inexistant (je pense notamment dans les sorties récentes à l'excellent « Porcelaine » de l'auteure française Estelle Faye), ils sont malgré tout loin d'être légion. Même si l'empire ici mis en scène n'est pas vraiment celui de la Chine que l'on connaît, les références historiques, littéraires et surtout mythologiques à l'Empire du Milieu sont omniprésentes et ajoutent un petit côté exotique très agréable au roman. La plupart des créatures ou contes et légendes évoquées sortent ainsi de l'ordinaire et participent efficacement à l'immersion complète du lecteur dans cet univers foisonnant, plein de couleurs et aux coutumes

étonnantes. Je dois malgré tout avouer que la culture asiatique ne m'est pas très familière, aussi est-il fort possible que je sois là encore passée à côté de nombreux clins d'œil que relèveront sûrement des lecteurs plus connaisseurs.

Là où le bât blesse un peu, c'est du côté de l'intrigue. Car si l'histoire paraît au premier abord intrigante (tous les enfants d'un même village tombent dans un profond coma que l'on charge nos deux héros de dissiper en mettant la main sur un remède miracle extrêmement rare), les choses se gâtent rapidement alors que le récit adopte une forme très répétitive et malheureusement un peu lassante : découverte d'un nouvelle indice / mise en place d'une ruse / déception / retour à la case départ... Les cent dernières pages se font cela dit plus originales, notamment grâce à un final parfaitement réussi qui démontre tout le talent et la maîtrise de l'auteur. Car contrairement à ce que la grande majorité du roman laisse à croire, tout à été pensé avec méticulosité et tous les fils de l'intrigue finissent par se rejoindre de manière fort surprenante mais parfaitement cohérente.

Avec « La Magnificence des oiseaux » Barry Hughart est parvenu à mettre en scène un univers et des personnages originaux qui raviront les amateurs de culture chinoise et de fantasy humoristique. Malgré quelques problèmes dus à l'aspect répétitif de l'intrigue, voilà un ouvrage fort divertissant et dont on tourne les pages avec grand plaisir. Autant dire que j'entends bien poursuivre ma découverte des aventures du curieux Maître Li et de l'attachant Bœuf Numéro Dix !

ÉLODIE CARRÉ

**M@INE
COPY**

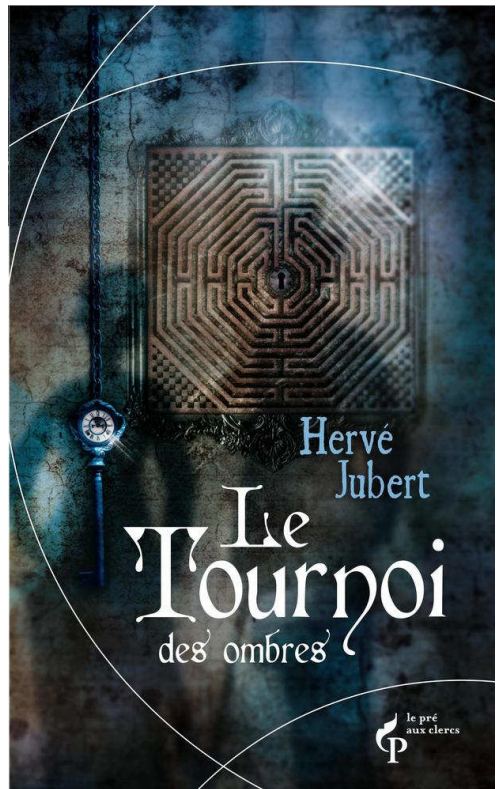
54, rue Parcheminerie – ANGERS

Tél. 02 41 43 88 54

maine.copy@orange.fr

Le tournoi des ombres de Hervé Jubert

Encore un opus de plus dans la collection Pandore de chez Le-Pré-aux-Clercs ! Après un premier tome motivant ayant remporté le Grand Prix de l'Imaginaire 2013 dans la catégorie « roman jeunesse francophone », Hervé Jubert a élaboré une suite à Magies secrètes qu'il nous propose sous le titre « Le Tournoi des ombres ». Nous retrouvons évidemment l'ingénieur-mage Georges Beauregard, originaire de Séquana, capitale de l'empereur Obéron III dont il assure la sécurité féérique. Dans ce monde uchronique, le XIXe siècle a vu l'Europe être dominée par trois grandes puissances, l'empire de Séquana, l'empire d'Albion et la Mittel Europa. À l'occasion d'une visite diplomatique de très grande envergure en Albion, Beauregard doit assurer la protection de son souverain. Or, on comprend vite que tout le monde, ou presque, peut en vouloir à cet Obéron qui abhorre les féériques, ces êtres doués de magie/féerie que Beauregard, lui-même, cherche malgré tout à protéger. Activistes politiques, souverains concurrents, défenseurs de la féerie opprimée : ses adversaires ne manquent pas. Tout comme Georges Beauregard ne manque pas de travail d'ailleurs ; celui-ci est, du même coup, particulièrement bien entouré dans sa tâche : Jeanne, son assistante, a les mêmes problèmes que lui concernant son passé ; Condé, le robot, est en mal d'amour pour sa Colombine ; enfin, la déesse Isis ne pense toujours qu'à retrouver les restes génitaux de son défunt mari. Un bien beau cheptel de Feys dans un jeu de quilles diplomatiques ! Cela a une conséquence simple : les personnages pullulent dans cet opus. On constate vite que l'attention ne se portera pas forcément sur le personnage principal, Beauregard, pourtant bien assez torturé et attachant, à mon goût, pour soutenir l'histoire à lui tout seul. Ceci se confirme dans la multiplication des caméos de personnages célèbres et fictifs. Ainsi, de manière appuyée ou juste pour une allusion passagère, nous pouvons voir (entre autres, car il y en a des dizaines !) Sweeney Todd, Jack l'Éventreur, William Gladstone, Gustave Doré (celui-ci m'a davantage plu que les autres), Charles Dickens de manière très étonnante, et même le capitaine Nemo sorti de nulle part ! Cela tourne à l'amoncellement et m'a fait un peu décroché, alors que d'habitude j'adore ces clins d'œil bien tournés.



Le plus important parmi eux est sans conteste John Dee, élevé ici au rang de psychomancien de la reine Victoria, puisqu'il apparaît véritablement comme le personnage principal de l'histoire avec la profondeur apportée à son esprit et sa personnalité. Tout cela m'a un peu dérouté de ce que je pensais ou espérais lire dans cette suite à Magies Secrètes ; peut-être est-ce l'immersion qui se révèle légèrement ratée, d'autant que l'auteur multiplie à l'envi, trop peut-être mais c'est le jeu, les références historiques et culturelles (l'exemple de l'origine sémantique du « smog » est un très bon exemple, hilarant au passage). Pourtant, j'ai adoré justement le meilleur passage immersif du roman, celui où l'auteur nous propose des "Curiosités impériales", reportages d'un journaliste sur les festivités diplomatiques entre Séquana et Albion.

En termes d'immersion, Hervé Jubert nous propose une enquête tortueuse dans les rues tantôt nauséabondes, tantôt fumeuses, parfois aussi

cruellement clinquantes de New London. Ce jeu de piste se révèle certes entraînant, mais ne débouche finalement sur pas grand-chose, et les révélations finales m'ont décontenancé dans le mauvais sens du terme, j'avoue, ne cachant derrière tant d'atrocités en si peu de jours qu'un bien piètre artifice. À mon avis, les nombreuses intrigues secondaires, autour de Gustave Doré, de Jeanne, voire de Condé, ont pâti à nous recentrer sur la « mission principale » de Beauregard, qui en est devenue quelque chose de plus minoritaire. Pour autant, pour mettre en scène cette enquête drôlement chaloupée sur fond d'attaques terroristes, Hervé Jubert s'appuie sur sa connaissance appuyée de l'Angleterre victorienne. Celle-ci lui avait déjà servi pour construire un Paris steampunk et féérique pour la Séquana du premier tome, cela est tout autant utile pour bâtir la New London, capitale de la grande Albion encore plus à la pointe de la technologie vaporiste. Engins à vapeur à tous les coins de rue, instruments dernier cri et les grands débuts d'une proto-électricité, l'ambiance est bonne à n'en pas douter, d'autant plus que c'est l'occasion de croiser fantômes, nains et autres gnomes de toutes sortes puisqu'Albion les tolère largement.

Je sors donc un peu frustré de cette lecture dont j'attendais sûrement trop, mais Hervé Jubert propose un roman "young adult" bien écrit. Le Tournoi des ombres (dont finalement je suis au regret d'avouer que je ne comprends pas comment le titre peut se justifier) est une plongée intéressante dans un Londres steampunk des plus crédibles, mais n'a pas réussi, ce coup-ci, à me convaincre vraiment. Enfin, les allusions régulières à l'univers des comics super-héroïques ainsi qu'à l'ouest des États-Unis (Gotham, Hell's Kitchen, Arkham) pourraient donner une idée sur la suite des aventures de l'ingénieur-mage Georges Hercule Bélisaire Beauregard que nous ne retrouvons plus dans cette collection Pandore qui vient, malheureusement, d'être abandonnée par Le Pré-aux-Clercs.

DENIS PIEL

Phénomène 
 Le Bouquiniste

Et maintenant, notre page de réclame !

L'anthologie Polar 2013 imaJn'ère



Contenant les stupéfiantes nouvelles traitant d'apocalypse sociale :

Scato intégriste (J-B. Pouy)
 Le goût amer des empanadas (Julien Heylbroeck)
 Les oubliés (Vincent Herbillon)
 93 panthères (Jilali Hamham)
 Emeute (Éric Lainé)
 Extrasystole (Jérôme Verschueren)
 Samedi noir (J-H. Villacampa)
 On se revoit à la Saint-Truphème (Robert Darvel)
 Tir aux pigeons (Dominique Delahaye)

Illustrations de Arro, Gérard Berthelot, Gregor

Pour un prix qui fait s'esclaffer de 14€

Les plus malins d'entre vous constateront que les couvertures accolées de « Riposte-apo » et « Total Chaos » forment un diptyque du divin ARRO.

**Raison pour laquelle il est possible d'acheter les deux anthologies pour 30€ !
 Nous sommes aux bords du don !**